

## **Cruches ou calices ?**

### **Des Québécois chez les Lau de Malaita, îles Salomon (pacifique méridional)**

Pierre Maranda

---

Volume 16, numéro 2, été 1997

Tourisme et religion

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1074576ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1074576ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0712-8657 (imprimé)

1923-2705 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Maranda, P. (1997). Cruches ou calices ? Des Québécois chez les Lau de Malaita, îles Salomon (pacifique méridional). *Téoros*, 16(2), 26–29.  
<https://doi.org/10.7202/1074576ar>

# CRUCHES OU CALICES ?

## DES QUÉBÉCOIS CHEZ LES LAU DE MALAITA, ÎLES SALOMON (PACIFIQUE MÉRIDIONAL)

**Pierre Maranda, professeur émérite**  
Département d'anthropologie - Université Laval, Québec

*« Une fois qu'on a traversé l'Océan, on se trouve ensuite toujours du mauvais côté ». Ce dicton s'applique d'habitude à des immigrants, mais un touriste qui va plus loin, plus profondément dans la culture de l'Autre qu'une simple ballade, peut remettre en question des assises culturelles, donc, une religion. Voyons maintenant comment un vase vivant peut devenir calice pour libations.*

**POTERIE.** Tout liquide prend la forme du vase qui le reçoit. Il s'agit là d'un vieil adage de la philosophie aristotélicienne, que les scolastiques du moyen-âge ont exprimé comme suit : « *Omne quod recipitur recipitur sub modo recipientis* » (traduction littérale : « Tout ce qui est reçu est reçu sous le mode du récepteur »). Nous, les humains, vases — ou, si l'on préfère, « cruches » —, vides à la naissance, nous nous faisons emplir chacun par notre culture. Bébés, puis adultes, constamment avides d'en savoir de plus en plus, nous cherchons des contenus pour donner un sens à notre contenance : la vie — et ainsi ne pas « perdre contenance » — les élargissant, les rétrécissant, les arrondissant selon chacun notre galbe, selon qu'on a l'esprit pansu comme une soupière, pointu comme une amphore, sphérique comme une dame-jeanne, souple comme une outre...

Réceptacles plus ou moins flexibles et dynamiques, il va sans dire que nous pouvons changer de forme tout au long de notre vie. Donc certains, outres plutôt que contenant rigides, se maintiennent presques au point que, contrairement à ce que dit l'Évangile, on peut même y verser du

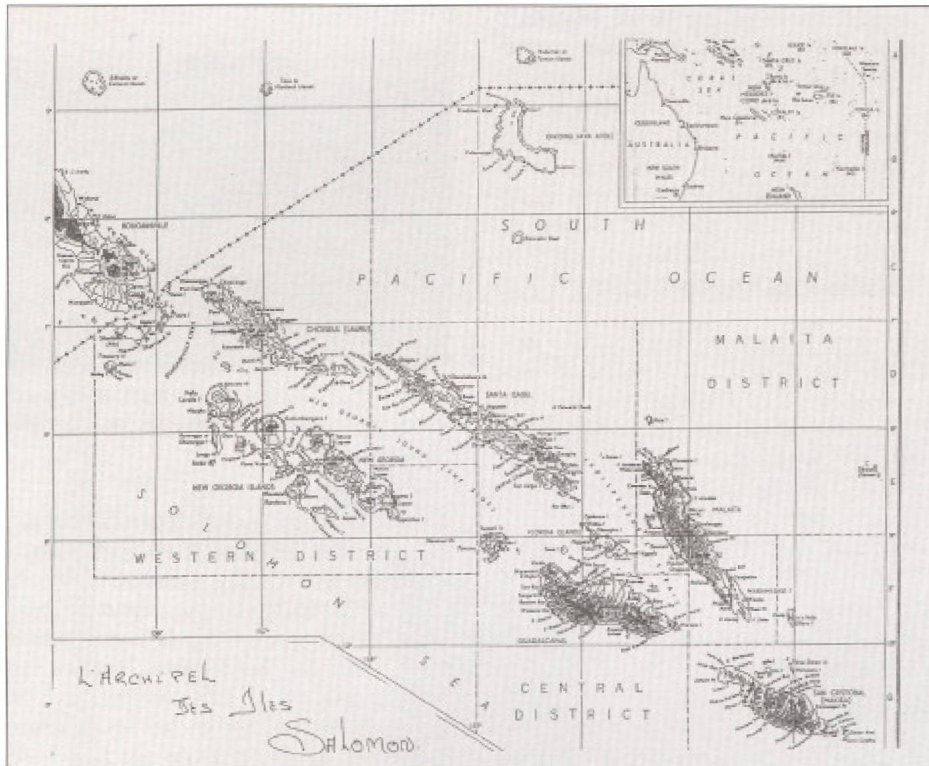
vin nouveau sans qu'elles éclatent sous la fermentation. D'autres, aux formes inaltérables, resteront à jamais imperturbables, donnant leur immuable tournure à tout nouveau contenu. En outre (!) un vase à grande gueule se remplit vite et gobe facilement tout ce qu'on y verse tandis qu'un vase à col étroit, étranglé par une éducation parcimonieuse ou affiné par un sens critique aigu, se verra soit éclaboussé, soit très difficile à remplir, à moins qu'on y verse tout liquide en un mince filet. Pour aller chercher quoi que ce soit dans ce dernier, il faudra un bec de cigogne (Jean de la Fontaine) alors qu'on pleut plonger à pleines mains dans la panse d'un cratère. Et on soulèvera plus facilement un vase à oreilles qu'un sans prise.

Mais trêve de considérations philosophiques qui nous amèneraient à demander comment tel ou tel vase a-t-il pris forme ? Quel potier — quelle culture — l'a tourné, quel gabarit lui impose-t-on, et pour contenir quoi ? À l'origine, une culture — un contenu — a-t-elle créé la forme du contenant pour répondre à des besoins idéologiques spécifiques ? Problèmes certes fort intéressants, mais hors

du présent propos. Exploitions toutefois encore quelque peu la métaphore dans la perspective tourisme et religion.

**TOURISME.** Un agent de voyage compétent sait mesurer son débit aux urnes en appétit de contenu où il verse son verbe. Mer ou montagne, soleil ou safari, exotisme ou patrimoine endotique : destinations à proposer soit goutte à goutte, soit en filet soigneusement mesuré, soit à gros jet... au risque de gorger, tenant compte, évidemment, du prix que le client voudra bien payer pour faire un plein. Par exemple, prenons l'homme pincé et sa femme exubérante — couple pot de terre et pot de fer ? (Jean de la Fontaine) —, le premier à cul étroit, la seconde, potiche potelée : satisfaire ce couple requerra un sommelier-échanton chevronné autant en ce qui a trait aux crus à offrir (brochures) qu'aux rasades (propos) à verser à l'un et à l'autre pour leur faire avaler la potion qu'il vend.

Par ailleurs, on peut concevoir comme relevant de la même métaphore les sociétés hôtes — et souvent avides — de touristes. Exploitées ou non par des multinationales, plusieurs d'entre elles prennent la forme d'un récipient, sans fond, pour devises. Or l'expérience en tourisme ethnologique que je vais maintenant résumer à grands traits échapperait-elle à la métaphorisation par la cruche ? Ou bien, puisqu'il s'agit ici de tourisme et de religion, pourrions-nous y voir un type de communion, quoi ! de sorte qu'on voie les récipients non pas sous le modèle de la cruche, ni d'un tronc où les touristes verseraient leurs oboles, mais plutôt sous celui du calice où, faisant eucharistie, visiteurs et visités se



L'archipel des îles Salomon. Tiré de Jacqueline Riendeau, « Le développement aux îles Salomon : des éléments de prospective », Mémoire de maîtrise, Département d'anthropologie, Université Laval, 1996.

rendent mutuellement grâce dans une expérience de vases communicants ?

D'abord, un bref historique et une contextualisation du projet ; ensuite, la goulée québécoise, puis, en troisième et dernier lieu, la goulée lau.

### BREFS HISTORIQUE ET CONTEXTUALISATION DU LAU CULTURAL PRESERVATION AND TOURISM PROJECT

Les Lau (prononcer « lao ») vivent dans une splendide lagune au nord-est de la grande Île de Malaita, dans l'archipel des Salomon, 9° sous l'équateur.

**BREF HISTORIQUE.** Lors d'un de mes séjours sur le terrain comme anthropologue, en 1988, les Lau m'entretenaient de dires plus ou moins précis au sujet de multinationales qui visaient leur lagune pour y installer des clubs de vacances — type Club Med. Il s'agissait de sept multinationales : deux australiennes, deux américaines, deux allemandes et une japonaise. Elles avaient récemment

approché ce qui se nommait alors à peu près le ministère de la Culture, de l'Éducation et des Sports, pour obtenir l'autorisation d'aller de l'avant chacune avec son projet. Le ministère demanda l'avis des Lau avant de permettre des intrusions sur leur territoire. Mes amis lagunaires ne sachant trop comment réagir me consultèrent ; je leur expliquai comment fonctionnaient ces entreprises. Leur réaction, réaction d'humains pleins de bons sens et de sens pratique : « Écoute, si le tourisme doit nous arriver, nous, nous le contrôlerons nous-mêmes. Pas les blancs ou les autres qui voudront nous régenter. Il faut prendre l'initiative ».

Le conseil des Lau décida de définir un projet de tourisme qui leur conviendrait et qui, au lieu de considérer leur habitat comme un lieu de prélassement et eux comme des objets de curiosité, servirait à consolider leur propre identité. D'où le titre *Lau Cultural Preservation and Tourism Project*. Après de sérieuses discussions en lau, je rédigeai un texte en anglais (disponible sur demande) qui se résume comme suit : pas plus d'une dizaine de touristes à la fois ; durée des séjours de deux semaines environ ; formule : vivre avec les Lau et comme eux

(dont dormir sur des nattes, partager nourriture et occupations) et, en plus, assister à des exposés sur les grands vecteurs de leur culture (mythes, rituels, etc.) par les quelques jeunes Lau parlant anglais.

**CONTEXTUALISATION.** Cela, pour contrer l'influence des missionnaires qui, depuis des décennies, matraquaient les coutumes ancestrales, désacralisaient les lieux saints (sanctuaires, fosses à crânes, etc.), remplaçaient les généalogies des Lau par celle de David, abolissaient les quartiers exclusifs aux femmes et ceux exclusifs aux hommes, etc.

Ici, il me faut fournir quelques données ethnographiques — trop sommaires hélas ! — sur les Lau (pour plus d'information, voir Granada Television, 1987 ; Lambert, 1989 ; Landry, 1990 ; Maranda, 1979, 1985 ; Maranda et Köngäs Maranda 1970 ; Michaud, Maranda, Lafrenière et Côté, 1994). Les Lau vivent sur des îlots artificiels qu'ils construisent eux-mêmes sur les hauts-fonds de leur lagune. Chaque îlot se divise en trois quartiers : celui des femmes (où aucun homme ne peut entrer sans qu'il en meure), celui des hommes (où aucune femme ne peut entrer sans causer la mort de tous les hommes) et un quartier mixte. Les hommes vivent — travaillent, mangent et dorment — dans leur quartier ; les femmes, soit dans leur quartier, soit dans le quartier mixte. La raison de cette structure spatiale : le « haut voltage » des femmes, source de pouvoir ontologique. De plus, pour les Lau, l'économie de contact entre hommes et femmes gouverne l'harmonie des couples. Le bonheur des époux voudra que maris et femmes ne se côtoient que deux ou trois heures par jour. Or les missionnaires détruisent les murs qui démarquent les trois quartiers, en vertu de l'impératif biblique que, hommes et femmes ne faisant qu'une seule chair, les couples doivent vivre sous le même toit.

La case où elles donnent naissance constitue le lieu le plus saint du quartier des femmes ; à son image, la fosse aux crânes constitue le lieu le plus saint de celui des hommes. Ces derniers, pauvres répliques de leurs compagnes, ont inventé cette façon symétrique de se valoriser. Ne pouvant donner naissance pour vrai, ils donnent symboliquement naissance aux esprits des morts (Un peu comme les

prêtres catholiques qui, célibataires stériles, donnent naissance par procuration au moyen du baptême). Pour détruire ces assises culturelles, les missionnaires, bien au fait de la Coutume, amènent des femmes converties dans le quartier des hommes pour « électrocuter » le système, c'est-à-dire profaner les lieux saints et, du même coup, vidanger les femmes de leur voltage. Les hommes doivent alors, ou bien fuir, ou bien se convertir. On amène ensuite les convertis dans le quartier des femmes pour qu'ils se rendent compte que ce saint espace a perdu toute vertu.

Parmi les convertis, certains profitent de la situation pour devenir — timidement encore — machos. Ils peuvent ainsi transformer leur propre mythe du Pêché Originel selon lequel le Serpent, déesse chthonienne et mère de la Femme, présente un Homme plutôt borné, pas assez intelligent pour comprendre la Femme. L'imbécillité du premier cause la Faute, et non pas la curiosité d'une Ève avide de Savoir. Le mythe biblique inverse les rôles : le Serpent devient maléfique, la Femme sa complice et sa soif de Savoir, le Pêché, et le mâle, leur pauvre victime. Le Pêché ouvrant les yeux à ces Premiers Parents des blancs, ils se découvrent, honteux, nus ; et pour bien arrimer ce sens du sexe-pêché dans les âmes des indigènes, les missionnaires leur imposent vite des culottes.

Le Lau converti peut donc espérer prendre sa revanche — comme tout bon chrétien — et mettre bien à sa place, en la neutralisant, celle dont la « haute tension » lui fait toujours peur, à lui comme à tout autre bon chrétien.

D'autres convertis m'ont dit :

Tu ne sais pas comme ça nous fait mal aux tripes, nous les chrétiens, de voir que nous n'avons plus rien dans le cœur. Nous avons abandonné nos coutumes, pourtant bonnes pour nous, et adopté des coutumes étranges, que nous comprenons mal et qui, de toute façon, s'avèrent tout aussi fausses que les nôtres qu'on nous a dit tromperies du diable. Leur Évangile nous dit « Si vous avez la foi, dites à cette montagne de se jeter dans la mer et elle le fera ». Nous, nous disons aux missionnaires, « Vous, vous avez la foi, non ? Eh bien ! il y a plein de mon-

tagnes sur la grande île de Malaïta : dites-leur, même à une toute petite montagne de rien, de se jeter dans la mer, et on verra bien ! » Mais aucun missionnaire ne le dit. Alors, nous ne croyons plus à rien. Nous ne pouvons plus avoir confiance, ni en eux, ni en nous-mêmes. Ils nous ont saccagé le cœur et ça nous fait mal aux tripes de ne plus avoir rien à cœur.

Voilà donc le contexte dans lequel s'inscrit le *Lau Cultural Preservation and Tourism Project* : il s'agit d'inviter des blancs à séjourner parmi les Lau, non pas pour les endoctriner, dévaloriser leur mode de vie et leurs croyances, mais, au contraire, pour les ÉCOUTER. Non pas pour leur ENSEIGNER, mais pour APPRENDRE d'eux.

## LA GOULÉE QUÉBÉCOISE

Je déplore que nous ayons beaucoup de mal à recruter des touristes qui, vases souples et ouverts, ont l'audace de se rendre à cet ailleurs qui en inquiète beaucoup, la splendide Lagune Lau. À la suite des présentations illustrées avec diapositives et vidéocassette, dans les locaux du Club Aventure à Montréal et à Québec, puis, après la perte d'intérêt du CA sous l'égide d'Inter-Voyages, nombre de Québécoises et Québécois « allumèrent ». Quelques groupes se formèrent et aussi des personnes se succédèrent, individuellement ou en couple, chez les Lau. Ces personnes, dont des retraitées et des retraités, venaient de différents milieux : affaires, informatique, gestion, arts plastiques, etc. L'expérience marqua profondément les rares vases qui s'y ouvrirent.

On a pu entendre et voir des témoignages émouvants de ces Québécoises et ces Québécois, à leur retour de chez les Lau, à la télévision (Télé-Service et Réseau Communautaire de Québec — vidéocassettes disponibles). Les journaux *Le Soleil* de Québec et *La Presse* de Montréal rendirent également compte de ces voyages ethnologiques. Je résume ici des propos exprimant des réactions partagées par presque tous ces touristes. Contenant déjà assez souples pour vouloir s'exposer à de nouveaux contenus, ils ont vécu une aventure interculturelle et exotique de vases communicants.



Photo Pierre Maranda

Jeunes Lau plongeant du haut d'un pieu d'amarrage avec, en arrière-plan, une île artificielle.

Leur séjour chez les Lau leur a fait remettre en cause les paramètres judéo-chrétiens de leur propre système culturel. Lors de la cérémonie de départ du premier groupe qui quittait la lagune après deux semaines, les femmes, avaient les larmes aux yeux. Les visiteurs m'ont demandé de traduire en lau les discours très émus qu'ils ont tenus sur la grande place du village où se groupaient, pour les festivités et le banquet d'adieu, des centaines de Lau.

Ce séjour parmi vous, gens si amicaux, si chaleureux, si ouverts et si gentils, fera que nous ne pourrons plus vivre comme avant quand nous rentrerons chez nous. Votre existence si simple et si heureuse nous a remplis d'admiration pour vos coutumes. Nous devons remettre en question nos propres croyances, nos propres façons de faire. Les deux semaines passées parmi vous ont plus fait que n'importe quelle autre expérience pour nous forcer à réfléchir. C'est vous qui avez raison, chers amis, pas nous les blancs. Nous ne vous oublierons jamais, nous garderons de vous un souvenir aussi chaleureux et lumineux que votre belle lagune. Nous vous remercions beaucoup d'être qui vous êtes, et vous ne savez pas comme ça nous a fait du bien de vous rencontrer ! Nous vous gardons profondément dans notre cœur, à jamais ! Merci, merci, merci.

## LA GOULÉE LAU

Passons aux principaux effets sur les Lau. D'abord le rétablissement d'une fierté légitime et la consolidation de la con-

fiance en soi détruite par les missionnaires ; bref, la résurgence d'une autonomie culturelle face au colonialisme religieux (le plus pernicieux parce que le plus subtil et le plus profond de tous les impérialismes). Comme les visiteurs québécois, la population de la Lagune a, elle aussi, connu une expérience de vases communicants. Une très grande sympathie de part et d'autre, des contacts à la fois très dignes et très chaleureux, ont créé une empathie des plus revalorisantes.

Les Lau ont bien noté le fait que ces Québécoises et Québécois ont payé cher (4 500\$) pour aller vivre avec et comme eux ; qu'ils ont fait montre de beaucoup — non seulement d'ouverture mais surtout d'intérêt pour leur façon de vivre — ; qu'ils se sont conformés avec grâce aux prescriptions traditionnelles ; qu'ils ont su écouter avec attention, en posant des questions pertinentes, les exposés qu'ils leur ont faits. Tout cela, de la part de « païens blancs », les reconforta grandement et les libéra tout en leur donnant l'occasion d'apprécier que, en plus de l'anthropologue, il existe des blancs « ordinaires » tournés par d'autres potiers que Jésus et que tous ces vases ne contiennent pas la même eau bénite.

Une retombée du *Lau Cultural Preservation and Tourism Project* mérite tout spécialement mention. Dans la dynamique actuelle, les païens lau voyaient leurs traditions déperir. Eux-mêmes, ils le savent bien, se désolent d'en porter la responsabilité. En effet, ouverts sur le monde, ils veulent envoyer leurs enfants à l'école. Or, les seules écoles à leur portée, confessionnelles, ont pour premier objectif de convertir les jeunes qu'on leur confie. Pour que leurs rejetons ne restent pas en marge du monde moderne, les païens ont ainsi dû se marginaliser eux-mêmes — saborder leur propre culture. Désespérés, les grands-prêtres se voyaient sans descendants païens capables de prendre leur succession — le sacerdoce lau se transmet de père en fils, au cours d'un long apprentissage. Or, un clan ne peut survivre culturellement sans grand-prêtre car personne ne saurait le suppléer pour accomplir les rites, officier dans les sanctuaires, offrir les sacrifices de cochon et de prémices et, surtout, donner naissance aux esprits des morts en ouvrant les fosses pour y déposer les crânes des défunts.



Photo Pierre Maranda

Grand-prêtre lau officiant dans son sanctuaire.

La religion lau se voyait en déperdition totale.

Mais voilà, l'arrivée des touristes a eu un effet réjuvenérateur sur la religion locale. Disons d'abord que les Lau avaient aménagé de façon paradisiaque pour les touristes un îlot artificiel dans la lagune, désert depuis quelques générations. Pour que les touristes puissent y prendre leurs quartiers, il fallut prévenir les Esprits afin d'éviter toute impropriété. À cet effet, on exécuta un grand rituel, avec sacrifices de cochons, danses et autres cérémonies. Les deux derniers grands-prêtres en exercice chez les Lau, âgés, et désespérant de se voir un jour succédés par leurs fils, accomplirent les rituels qui convenaient. Et voilà que, au cours des cérémonies, ils ordonnèrent chacun un fils, de sorte que les Lau pourront encore pratiquer leur religion, au moins pour une autre génération. Sans l'arrivée des touristes québécois, sans l'aménagement de l'îlot pour les héberger, sans, somme toute, le *Lau Cultural Preservation and Tourism Project*, la religion lau aurait disparu. Inutile d'insister sur cette conséquence du tourisme sur la religion.

Somme toute, l'« eucharistie », l'« action de grâces » culturelle rendue par les touristes québécois aux Lau bénéficia et aux uns et aux autres. La cruche qui sait se déployer en calice se voit emplie d'un cru fastueux pour cette communion d'humains qui, se saluant les uns les autres, se rendent mutuellement reconnaissance. Tout tourisme d'ouverture et de communication dans le respect, reliant profondément visiteurs et visités, ne devient-il pas acte d'attachement réciproque, ce lien que signifie primordialement « religion » ?

## BIBLIOGRAPHIE

Granada Television (1987), *The Lau of Malaita*. Vidéo de 54 minutes, *Series « Disappearing World »*, Londres-Manchester.

Lambert, Michel (1989), « L'Envers et l'endroit », *Summum*, 2, 1, p. 52-56 ; reproduit *ibid.* 2, 5, p. 9-13.

Landry, Jean-Eudes (1990), « Les enfants du paradis. Le tourisme ethnologique : une solution à l'exploitation et à l'acculturation de certaines populations tribales du Tiers-Monde ? », *Contact*, 4, 2, p. 36-40.

Maranda, Pierre (1979), « Situer l'anthropologie », dans Louis-Jacques Dorais (dir.), *Perspectives anthropologiques. Un collectif d'anthropologues québécois*, Montréal, Éditions du Renouveau Pédagogique, p. 9-22, 399-436.

Maranda, Pierre (1985), « Un ici ailleurs : pourquoi faire du terrain ? », dans Serge Genest (dir.), *La passion de l'échange : terrains d'anthropologues du Québec*, Chicoutimi, Gaétan Morin (éd.), p. 01-108 ; reproduit dans *Québec Science*, 24, 4, p. 22-27.

Maranda, Pierre, et Elli Köngäs Maranda (1970), « Le crâne et l'utérus : deux théorèmes nord-malaitains », dans Jean Pouillon et Pierre Maranda (dir.), *Échanges et communications*, 2 vol., Paris-La Haye, Mouton, 2, p. 829-861.

Michaud, Jean, Pierre Maranda, Luc Lafrenière, et Ginette Côté (1994), « Ethnological Tourism in the Solomon Islands : An Experience in Applied Anthropology », *Anthropologica*, XXXVI, p. 35-56.